

Bulletin Eucharistique



LE LIEU DE NOTRE REPOS.

Cimetière ! Cimetière ! nom d'espérance, nom enfanté dans les lumières de la foi : vraiment, comme tu l'indiques, les enfants de l'Eglise qui reposent dans ta terre bénite *dorment* un sommeil mystérieux, sommeil qui sera bientôt suivi d'un glorieux réveil.

“ Je sais, disait le saint homme Job, que *mon Rédempteur* est vivant, et que je *ressusciterai* de la terre au der-

nier jour, que je serai encore revêtu de ma peau, que je verrai *mon Dieu* dans ma chair, que je le verrai moi-même et non pas un autre, enfin que je le contemplerai de mes propres yeux. ”

Le saint homme Job s'est *endormi* depuis des siècles du sommeil des justes ; comme lui ; tous les jours, s'endorment dans la paix ceux que le Seigneur a prédestinés !

Et moi aussi je mourrai ; mais je ressusciterai !

J'en ai la certitude, et ma croyance repose sur la promesse authentique de Jésus, qui l'a déclaré solennellement dans son Evangile : “ En vérité, en vérité je vous le dis, “ si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous “ ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. “ Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie en “ lui, et moi *je le ressusciterai* au dernier jour. ”

MA PLACE DANS LE CIEL.

Ma place dans le Ciel ! Ah ! je voudrais la voir !
 C'est mon divin Sauveur qui me l'a préparée.
 Dès l'instant du réveil, cette douce pensée
 Fait tressaillir mon cœur de bonheur et d'espoir.
 Elle a coûté bien cher ! Jésus a bu le fiel,
 Epuisé d'un seul trait toute la coupe amère ;
 Mais son sang répandu sur le mont du Calvaire
 M'assure pour jamais ma place dans le Ciel !

Je l'aime cette place ; et si pour l'occuper
 Il me faut renoncer à toutes les délices,
 Accomplir ici-bas les plus grands sacrifices,
 Je le ferai, mon Dieu, sans jamais les compter !

Mais en les déposant dans ton sein paternel,
J'acquerrai quelques droits à ta douce clémence ;
Et, croissant chaque jour, ma sublime espérance
Me fera voir bientôt ma place dans le Ciel !

Sans lutttes, sans combats, je ne puis l'obtenir !
Ta grâce, doux Jésus, soutiendra ma faiblesse,
Quand je crierai vers toi dans mes jours de détresse.
Mon céleste gardien viendra me secourir ;
Il combattra pour moi cet ennemi cruel,
Jaloux de mon bonheur, et qui toujours aspire
A me ravir les biens que mon âme désire,
A me faire perdre, hélas ! ma place dans le Ciel !

Mais pour la conserver, quel que soit le danger,
Je t'en remets la garde, ô ma Mère chérie ;
Ton regard vigilant, douce Vierge Marie,
Contre tous les périls saura la protéger.
Bien souvent, à genoux auprès de ton autel,
Mon âme s'exhalant dans une humble prière,
Te reedit mille fois : en toi surtout j'espère,
Pour avoir à tes pieds ma place dans le Ciel !

Des bienheureux Martyrs la générosité
Ranime ma ferveur, enflamme mon courage ;
Je voudrais partager le suprême avantage
De rendre par mon sang gloire à la vérité !
Illustres conquérants du bonheur éternel,
Vous offrez à Jésus vos palmes de victoire,
Et Lui vous environne et vous comble de gloire !
Aurai-je près de vous ma place dans le Ciel ?

Au céleste séjour, objet de tous mes vœux,
 Serai-je parmi vous, virginales phalanges,
 Qui chantez du Seigneur les sublimes louanges ;
 Que votre sort est doux ! que je le trouve heureux !
 Vous avez imité la Vierge d'Israël,
 Et suivez de l'Agneau la marche solennelle ;
 De tendresse et d'amour son regard étincelle,
 Ah ! je veux dans vos rangs ma place dans le Ciel !
 Mais que dis-je, ô mon Père, est-ce à moi de choisir ?
 Vous réservez ce soin à votre Providence,
 Et méritez ainsi l'humble reconnaissance
 D'un enfant qui pour Vous renonce à tout désir.
 Vous l'avez dit, Seigneur, votre cœur paternel
 Aime à récompenser une âme obéissante !
 Commandez, ô Jésus, et votre voix puissante
 Marquera pour jamais ma place dans le Ciel !

◆ ◆ ◆

LES SACRIFICES SANGLANTS DE L'ANCIENNE LOI.

" J'ai vu l'Agneau debout et vivant, et cependant
 comme mort et égorgé, l'Agneau offert et immolé dès
 l'origine du monde. "

Tel est le résumé d'une vision que saint Jean eut de
 l'autel éternel, où Jésus-Christ continue d'être dans le ciel
 le Pontife sans cesse suppliant en notre faveur, *semper*
vivens ad interpellandum pro nobis.

Ce que saint Jean vit dans le ciel, nous pouvons et
 nous devons le voir tous les jours sur les autels de la terre,
 où l'Agneau divin, vivant et comme mort, continue à la
 fois ici-bas et dans le ciel le sacrifice de la croix, symbolisé
 et déjà efficace dès le commencement du monde.

Il n'est pas un détail du culte judaïque, qui ne devienne frappant de parfaite ressemblance, quand on le rapproche de Jésus-Christ, la véritable victime de l'unique sacrifice commencé par son oblation dans le sein de Marie, consommé sur le Calvaire, continué sur nos autels, et maintenant exalté dans les splendeurs des cieux.

Le sang expiateur a exercé sa vertu aussitôt après le péché ; et c'est notre sainte Victime qu'ont annoncée et prophétisée, en la figurant, tous les sacrifices anciens.

Sans parler des sacrifices d'Abel, offrant au Seigneur les prémices et le meilleur de ses troupeaux, ni de celui de Noé lui immolant l'élite des ses animaux, l'Eucharistie, considérée comme *sacrifice*, a été encore figurée, sous l'ancienne Loi, par de nombreux symboles : le *sacrifice de Melchisédech*, qui offrit à Dieu le pain et le vin ; — *Isaac*, étendu sur le bûcher et sur le point d'être immolé par son père ; — les nombreux sacrifices *d'holocauste*, *d'expiation*, *d'actions de grâces* et *d'expiation* de la Loi mosaïque ; le *sacrifice perpétuel*, dans lequel on immolait chaque jour un agneau, le matin à neuf heures et le soir à trois heures ; — l'*Agneau pascal*, une des plus belles figures du sacrifice eucharistique ; — la cérémonie annuelle de l'*expiation générale*, dans laquelle le bouc émissaire était chargé de tous les anathèmes dûs aux péchés de la multitude, chassé dans le désert et poursuivi par les cris et les imprécations du peuple ; — enfin le sacrifice de la *génisse rousse*, immolée hors du camp, consumée tout entière avec de l'hysope, du bois de cèdre, de la laine teinte en écarlate, et dont les cendres mêlées avec de l'eau servaient à purifier les Israélites des impuretés légales.

LE PRÊTRE ET LE PRÉCIEUX SANG.

Le Christ, venu de Dieu, va monter vers son Père !

Mais il ne peut laisser orphelins sur la terre

Ceux qu'il aima jusqu'à la fin.

De son Cœur débordant de tendresse infinie

Jaillit avec son *Sang* et son Eucharistie

Le *Prêtre*, chef-d'œuvre divin !

Jésus peut nous quitter, puisqu'un autre lui-même,

Reproduisant encore sa charité suprême,

Vivra pour le troupeau que son *Sang* peut sauver.

Va, lui-dit-il, enseigne aux peuples de la terre

La doctrine d'amour qui change et régénère ;

Aux sources de ma vie, ah ! va les abreuver !

O Prêtres, qui dira vos grandes destinées !

Que d'insignes faveurs, pour vous seuls émanées

Des trésors du divin amour !

Quelle gloire s'attache à votre noble vie !

Quels transports ravissants près de l'Eucharistie !

Quelles délices, chaque jour !

O trop heureux amis du Dieu des tabernacles !

Au monde dévoilez ses amoureux oracles,

Qui donnent le bonheur pour la terre et les cieux.

Tant de pécheurs, hélas ! méprisent sa tendresse !

Allez leur dévoiler cette soif qui le presse

De les désaltérer du *Sang* versé pour eux !

Sans vous, ce Dieu captif n'aurait que l'impuissance

D'un amour désolé, languissant de l'absence

De nos cœurs tant aimés, dont il cherche à jouir.

Ah ! toujours, répondez à ce feu qui l'embrase ;

Donnez, donnez le *Sang* de sa céleste extase ;

Jésus veut vivre en vous, cédez à son désir.

Son *Sang*, c'est l'élément de votre vie entière ;
Vous nagez dans ses flots, dans sa pure atmosphère !
Il vous donne le zèle et la fécondité ;
Son parfum ravissant de vos lèvres s'exhale ;
Votre cœur qu'il remplit vit de sa charité !

O *Sang*, qui consacra d'une onction divine
Les Prêtres du Seigneur, que sa bonté destine
A nous transmettre ses bienfaits,
Sois béni de ce don d'ineffable tendresse ;
Et qu'au ciel avec eux, notre hymne d'allégresse
Puisse l'en bénir à jamais !

Sang que Jésus versa de ses mains immolées,
Donne à ces autres Christs des mains immaculées,
Pour toucher l'Agneau de l'autel ;
Sang de ses pieds blessés, rend leurs pieds plus rapides ;
Qu'ils soient beaux et légers ; rends leurs pas intrépides
Pour nous porter la paix du ciel !

Sang du front transpercé par la sanglante épine,
Empreins leur noble front de ta force divine,
Qui fait l'apôtre et le martyr !

Sang divin, que versa son épaule meurtrie,
Rends-leur doux le fardeau, qui consacre leur vie
A se dévouer, à souffrir.

Sang du corps de Jésus, déchiré par nos crimes,
Des sacrificateurs fais aussi des victimes,
Fuyant tout terrestre bonheur !

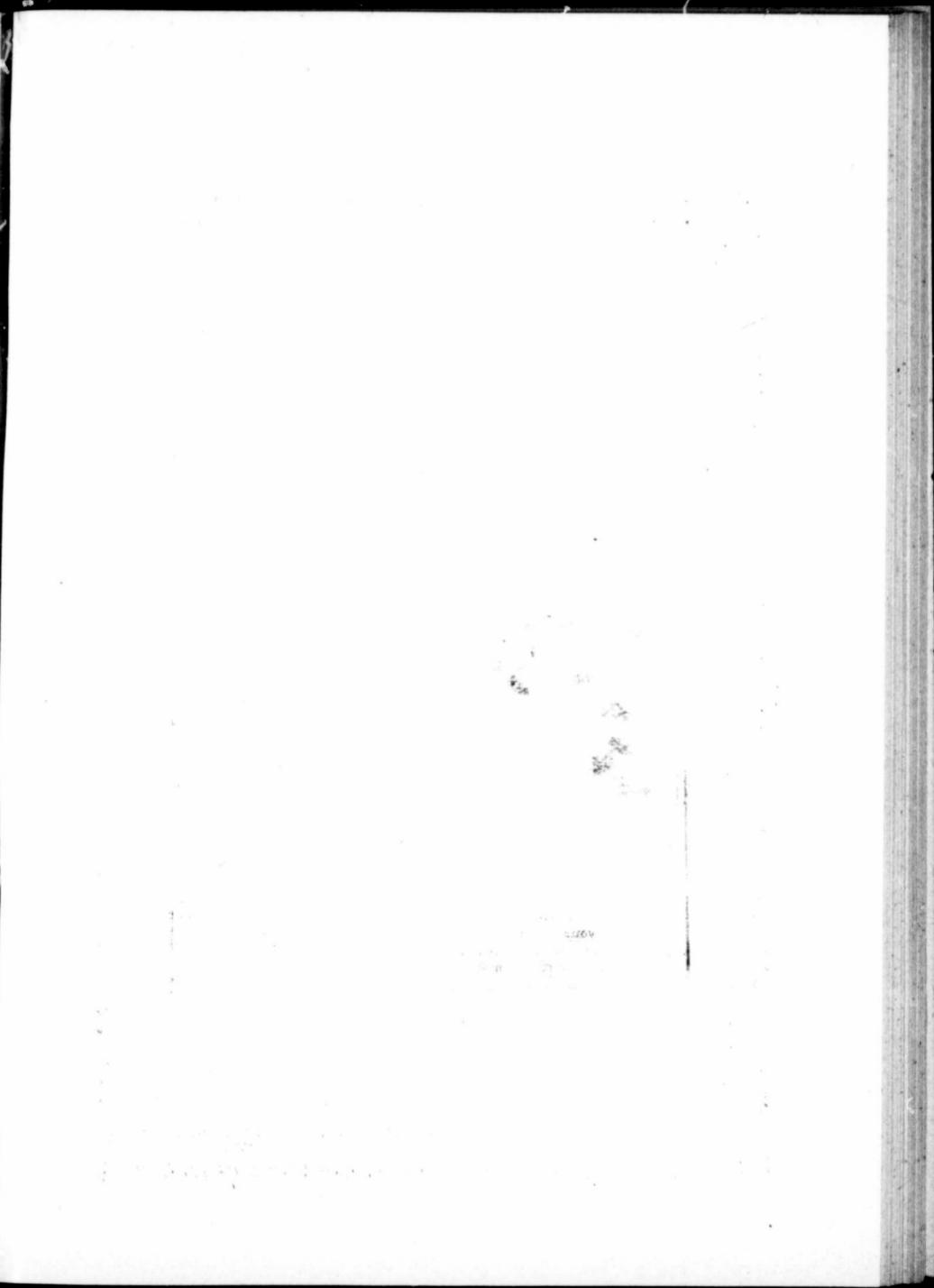
Sang d'un intime amour, écoulé sous la lance,
Aux amis de l'Épouse verse avec abondance
Les dons sortis du divin Cœur !

VIVE LE SANG DE JÉSUS

Quand Dieu voulut soustraire au passage de l'Ange exterminateur le peuple qu'il s'était choisi, il ordonna aux enfants d'Israël de mettre sur leurs portes le sang de l'Agneau pascal, figure de l'Agneau de Dieu immolé sur la croix, et il dit : " Ce sang sera pour vous un signe de salut... Quand je le verrai sur vos demeures, je vous épargnerai ; vous ne sentirez pas les plaies dont je frapperai l'Egypte. "

L'immolation de l'agneau pascal eut des effets merveilleux : elle détourna les coups de l'ange exterminateur, elle délivra le peuple d'Israël de la captivité d'Egypte et le fortifia pour la conquête de la terre promise. Or, le sang de cet agneau n'eut ce pouvoir que parce qu'il figurait le sang du véritable Agneau de Dieu, Jésus-Christ.

Quelle n'est pas en effet la vertu du sang de Jésus ? C'est ce sang répandu au Calvaire, qui a racheté de la captivité du démon le genre humain tout entier, qui a payé à la justice de divine une satisfaction surabondante pour tous les péchés du monde, qui a mérité les grâces destinées à la sanctification de tous les élus, qui les met en possession du ciel leur véritable terre promise. C'est le sang de l'Agneau de Dieu qui, en coulant tous les jours mystiquement sur des milliers d'autels, communique aux fidèles les grâces de délivrance, et de sanctification. C'est le sang de l'Agneau de Dieu immolé sur le Calvaire qui, dans l'ineffable mystère de la communion, régénère, fortifie, protège et défend les chrétiens qui en marquent leur âme et leur corps.





O Jésus ! les gouttes de ce Précieux Sang
que vous répandez dans le sacrifice de nos Autels..
vont rafraichir les saintes âmes du Purgatoire
jusqu'au milieu des braisiers ardents.

“ Voulez-vous savoir l'efficacité du sang du Christ, dit saint Jean Chrysostôme ? Souvenez-vous du sang de l'agneau pascal. L'ange exterminateur passa, sans oser y entrer, devant les maisons qu'il vit teintes du sang figuratif. Combien plus reculera l'ennemi, s'il voit, non pas le sang d'un animal symbolique peint sur des maisons, mais le sang du Sauveur brillant sur les lèvres des fidèles et les consacrant comme des temples de sa présence ! Si le symbole eut tant de pouvoir, qu'elle ne sera pas la vertu de la réalité ! ”

Jésus, *prêtre éternel et bon pasteur*, qui vous êtes offert vous-même comme victime sur l'autel de la croix, qui avez donné votre vie pour vos brebis, *ayez pitié de moi*, parce que je me suis égaré comme la brebis perdue ; ramenez-moi reportez-moi sur vos épaules à votre bergerie.

Jésus, *plein de mansuétude*, qui dans la dernière cène, n'avez pas même voulu exclure Judas de votre table et de la compagnie de vos Apôtres, *ayez pitié de moi*, afin que je ne devienne jamais coupable, comme Judas, de la profanation de votre corps et de votre sang !

NOTRE PÈRE.

Notre Père, Dieu bon, qui régné dans les cieux !
 Que votre nom béni soit partout glorieux ;
 Que votre volonté soit toujours accomplie,
 Ici-bas dans l'exil, là-haut dans la patrie.
 Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ;
 Pardonnez nos délits, comme nous au prochain ;
 Contre le tentateur soyez notre défense ;
 Enfin délivrez-nous du mal qui vous offense !

PATER DE SAINTE MECHTILDE

Sainte Mechtilde ayant communiqué pour les morts, Notre-Seigneur lui dit : “ Récite pour eux un *Notre Père* ” ; alors, devant l’autel où se célébrait le saint Sacrifice, la Sainte dit un Pater de la manière suivante ; quand elle l’eut fini, elle vit plusieurs âmes monter au Ciel.

NOTRE PÈRE, QUI ÊTES AUX CIEUX !

Je vous en prie, ô tendre Père, pardonnez aux âmes du Purgatoire de ne pas vous avoir aimé et de ne vous avoir pas rendu le culte d’adoration et de respect qui vous est dû à vous, Père bon et miséricordieux, mais de vous avoir éloigné de leur cœur où vous désiriez habiter.— Pour suppléer à leur faute, je vous offre l’amour et l’honneur que votre Fils chéri vous a rendus sur la terre, l’honneur qu’il vous rend sur cet autel, et l’abondante satisfaction par laquelle il a payé la dette de tous leurs péchés.

Mon Jésus, miséricorde.

QUE VOTRE NOM SOIT SANCTIFIÉ !

Je vous en conjure, ô tendre Père, pardonnez aux âmes des défunts de n’avoir pas dignement honoré votre saint Nom, de l’avoir rarement invoqué, de l’avoir souvent employé avec légèreté, et d’avoir quelquefois même rougi de vous appartenir.— Et comme satisfaction pour ces péchés, je vous offre la sainteté de votre Fils Jésus-Christ, son obéissance, son zèle à vous faire connaître, son empressément à vous honorer pendant sa vie et à s’anéantir devant vous sur l’autel.

Mon Jésus, miséricorde.

QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE.

Je vous en prie, ô tendre Père, pardonnez aux âmes des défunts de n'avoir pas désiré avec assez de ferveur, ni recherché avec assez de soin l'avancement de votre gloire. Elles auraient pu si facilement vous faire connaître et vous faire aimer en instruisant les petits enfants, en portant au bien ceux qu'elles aimaient ! — Pour expier leur indifférence, je vous offre les saints désirs de Jésus-Christ, le zèle qu'il a eu pour la conversion des pécheurs et l'amour qu'il leur montre encore sur cet autel.

Mon Jésus, miséricorde.

QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE SUR LA
TERRE COMME AU CIEL.

Je vous en conjure, ô tendre Père, pardonnez aux âmes des défunts, surtout aux âmes religieuses, d'avoir quelquefois préféré leur volonté à la vôtre, et de n'avoir pas aimé en tout et d'une manière assez parfaite votre bon plaisir, manifesté par les événements de la vie. — Pour réparer leur désobéissance et leur manque de soumission, je vous offre l'union du très doux Cœur de votre Fils Jésus avec votre sainte volonté, et la prompte et généreuse obéissance avec laquelle il vous a obéi jusqu'à la mort de la croix. et il obéit encore au Prêtre en venant sur l'autel.

Mon Jésus, miséricorde.

DONNEZ-NOUS AUJOURD'HUI NOTRE PAIN QUOTIDIEN.

Je vous en conjure, ô tendre Père, pardonnez aux âmes des défunts de n'avoir pas reçu le Très Saint Sacrement de l'autel avec les désirs, la dévotion et l'amour qu'il

mérite, d'avoir omis par négligence, par lâcheté ou par respect humain, plusieurs communions que vous leur offriez. — Pour expier ces péchés, je vous offre la sainteté de votre Fils Jésus, l'amour ardent et le désir ineffable qui l'ont porté à nous donner le précieux trésor de son corps et de son âme.

Mon Jésus, miséricorde.

PARDONNEZ-NOUS NOS OFFENSES, COMME NOUS
PARDONNONS A CEUX QUI NOUS ONT OFFENSÉS.

Je vous en conjure, ô tendre Père, pardonnez aux âmes des défunts les péchés dans lesquels elles sont tombées en ne pardonnant pas assez facilement, en conservant un peu de rancune, en nourrissant de légères pensées de vengeance, et peut-être en communiant sans s'être reconciliées. Pour ces péchés, je vous offre la prière suave et aimante que votre Fils Jésus a faite sur la croix pour ses ennemis.

Mon Jésus, miséricorde.

ET NOUS LAISSEZ PAS SUCCOMBER A LA TENTATION.

Je vous en conjure, ô tendre Père, pardonnez aux âmes des défunts le peu de forces qu'elles ont mis à repousser les tentations de sensualité, à réprimer la curiosité de leurs regards, à se priver de quelques jouissances dangereuses.—Pour expier cette multitude de péchés, je vous offre les fatigues de Jésus, ses larmes, ses mortifications et son anéantissement sur l'autel.

Mon Jésus, miséricorde.

MAIS DÉLIVREZ-NOUS DU MAL.

Oui, mon Dieu, délivrez-les du mal qu'elles endurent, ces saintes âmes, autrefois coupables, maintenant repentantes et résignées ; délivrez-les par les mérites de Jésus-Christ.

Et vous, ô Sauveur si plein de miséricorde, vous qui êtes sur cet autel, ayez pitié de leurs gémissements et de leurs larmes. Oh ! laissez-vous toucher par la considération de l'amour qu'elles ont eu pour vous pendant leur vie, et oubliez les fautes que la fragilité leur a fait commettre !

PRIÈRE EN L'HONNEUR DE SAINTE ANNE.

O bienheureuse sainte Anne, me voici prosterné devant vous, le cœur plein de la plus sincère et la plus filiale vénération. Vous êtes cette créature privilégiée et particulièrement chérie qui, par vos vertus extraordinaires et votre sainteté, avez mérité de Dieu l'insigne faveur de donner le jour à la trésorière de toutes les grâces, à la femme bénie entre toutes les femmes, à la mère du Verbe incarné, la très sainte Vierge Marie. En considération de si sublimes privilèges, je vous en prie, ô très douce sainte, daignez me recevoir au nombre de vos véritables serviteurs, auquel je veux appartenir tous les jours de ma vie.

Entourez-moi de votre efficace protection, et obtenez-moi de Dieu l'imitation des vertus dont vous avez été si libéralement ornée. Obtenez-moi la grâce de connaître mes péchés et d'en concevoir une sincère douleur, d'aimer ardemment Jésus et Marie, et de remplir avec fidélité et persévérance mes devoirs d'état. Délivrez-moi de tous les dangers dans la vie et assistez-moi à l'heure de ma mort, afin que je sois sauvé, et qu'arrivé au ciel, je puisse avec vous, ô très heureuse mère, louer et bénir le Verbe divin qui s'est fait homme dans le sein de votre fille très pure la vierge Marie. Ainsi soit-il.

Trois fois *Pater, Ave* et *Gloria*. (300 j. d'ind.)

LE PURGATOIRE.

Lento.


1. Au fond des brûlants abîmes Nous gé -
mis-sous, nous pleurons; Et pour ex - pi - er nos
cri - mes, Loin de Dieu nous y souffrons. Hé -
las! hé - las! Feu ven - geur, de tes vic -
ti - mes Les pleurs ne t'é - tei - gnent pas.

2 A l'aspect de nos supplices,
Chrétiens, attendrissez-vous :
A nos maux soyez propices,
O nos frères, sauvez-nous.
Hélas ! hélas !
Le ciel, sans vos sacrifices,
Ne les abrégera pas.

3 Tandis que les âmes pures,
Prennent leur vol vers les cieux,
Mille légères souillures
Nous retiennent dans ces fœux.
Hélas ! hélas !
Dans ces cruelles tortures
Ne nous abandonnez pas !

4 De ces flammes dévorantes
Vous pouvez nous arracher :
Hâtez-vous, âmes ferventes !
Dieu se laissera toucher.
Hélas ! hélas !
De ces peines si cuisantes
La fin ne vient-elle pas ?

5 Grand Dieu, de votre justice
Désarmez le bras vengeur ;
Que notre malheur finisse
Par le sang d'un Dieu sauveur !
Hélas ! hélas !
Votre main libératrice
Ne s'étendra-t-elle pas ?


PRIÈRE

O Seigneur, donnez à tous les fidèles défunts le repos éternel, et que la lumière perpétuelle luise pour leurs âmes !

Miséricorde, ô Père éternel, au nom du précieux sang de Jésus-Christ !

**PREMIERS RAPPORTS DES COLONS DE VILLE-MARIE
AVEC LES SAUVAGES.**

Les quarante-cinq premiers colons de Ville-Marie qui, en 1641, avaient quitté leur patrie pour venir fonder une colonie chrétienne dans l'île du Mont-Royal, ne s'étaient proposé d'autre but que celui de travailler à la gloire de Dieu et à la conversion des sauvages de cette contrée.

Dès le mois de juillet de l'année 1642, une troupe d'Algonquins passant par l'île de Montréal fut reçue avec tous les témoignages possibles de sympathie ; au point que, l'un des chefs, touché par la grâce divine et gagné par la bonté de M. de Maisonneuve, demanda le baptême pour son fils, âgé d'environ quatre ans.

M. de Maisonneuve et Mlle Mance, le 28 du mois juillet levèrent des fonts cet enfant et le firent nommer Joseph, afin qu'il portât le nom du chef de la sainte Famille, que les Associés avaient dessein de donner pour modèle aux familles sauvages qui embrasseraient la foi.

Le jeune Joseph fut *le premier baptisé* dans la nouvelle colonie, ainsi qu'en fait encore foi le registre des baptêmes de la paroisse de Ville-Marie. Le P. Vimont écrivait : " Voilà le *premier fruit* que cette île a porté pour le ciel, et ce ne sera pas le dernier. " En effet, durant les trois mois suivants, on baptisa une petite fille et deux autres enfants sauvages, dont M. de Maisonneuve voulut être le parrain.

A chaque occasion, les colons ne manquaient pas d'inviter les sauvages à venir s'établir dans l'île, les assurant qu'ils n'y étaient venus eux-mêmes que pour les y attirer et les rendre heureux.

Mais comme la conversion des cœurs est principalement l'œuvre de la grâce divine, les colons établirent parmi eux plusieurs pratiques de dévotion, afin d'obtenir de Dieu la conversion des sauvages : entre autres moyens, M. de Maisonneuve établit une confraternité de prières, et, après l'avoir inauguré, favorisa beaucoup le pèlerinage à la croix plantée sur le Mont-Royal. Durant plusieurs années, on vit un grand nombre de colons gravir les rudes sentiers de cette montagne escarpée, et souvent aller au assister au saint sacrifice de la messe, célébré au pied de cette croix.

“ Les personnes qui pouvaient quitter l'habitation, a écrit la vénérable sœur Bourgeoys, allaient y faire des *neuvaines*, à dessein d'obtenir la conversion des sauvages et de les voir venir avec soumission pour être instruits. Il se rencontra qu'un jour, de quinze à seize personnes qui y étaient allées pas une ne pouvaient *servir la sainte messe*. Mlle Mance fut obligée de la faire servir par Pierre Gadois, qui était alors enfant, en lui aidant à prononcer les réponses. Tout cela se faisait avec bien de la piété. ”

Les ferventes prières des colons, la bonté de M. de Maisonneuve ne tardèrent pas attirer dans l'île de Montréal un grand nombre de sauvages Hurons et Algonquins.

Dès la fin de février de l'année 1643, M. de Maisonneuve en reçut une bande de vingt-cinq, qui lui laissèrent leurs femmes et leurs enfants et allèrent ensuite en guerre contre les Iroquois, leurs implacables ennemis.

Deux ou trois jours après, arriva une autre bande, composée d'Algonquins qui venaient pour la chasse, car les bêtes étaient alors en très grand nombre dans l'île. Le

chef de ce groupe de chasseurs fut tellement touché de l'amitié que lui témoigna M. de Maisonneuve qu'il demanda à être instruit de la religion chrétienne; il fut baptisé le 7 mars, ainsi que sa femme qu'on instruisait en même temps, et on les maria ce même jour.

Ce fut le *premier mariage* célébré à Ville-Marie, et pour le même motif que nous avons dit plus haut, M. de Maisonneuve donna au mari le nom de Joseph.

Ce même mois de mars, de l'année 1643, vit encore le baptême et le mariage du capitaine de la nation de *l'Ile*, que les colons appelaient le *Borgne de l'Ile* et qui était le plus fameux orateur qu'il y eut alors parmi les Algonquins. M. de Maisonneuve lui servit de parrain et le nomma Paul; Mme de la Peltrie donna le nom de Madeleine à la femme du sauvage, qui fut baptisée et mariée le même jour avec lui.

Paul, qui s'était chargé d'un jeune Huron, n'eut pas de repos qu'il ne l'eut instruit lui-même et mis en état de recevoir le sacrement de la régénération: ce nouveau néophyte reçut encore le nom de Joseph.

Durant le mois de mars, on put encore enregistrer plusieurs autres baptêmes de sauvages qui abandonnèrent leurs pratiques superstitieuses et leurs sortilèges pour les pratiques de la véritable foi.

Enfin, durant cette année, on conféra le baptême à quatre-vingt sauvages environ.

Remarquons ici que toutes les personnes de Ville-Marie, pour attacher davantage les sauvages à la religion, se faisaient un plaisir de leur servir de parrain ou de marraine: parmi les dames, on trouve les noms de Mme de la

Peltrie, Mme d'Ailleboust, Mlle Mance, Mlle Philippine de de Boulogne, Mlle Charlotte Barré, Catherine Lezeau ; parmi les messieurs figurent M. de Maisonneuve, M. J.-B. Legardeur de Repentigny, M. Louis d'Ailleboust, M. David de la Touze ; enfin, parmi les ouvriers qui voulaient bien rendre le même service aux sauvages, on trouve en cette année 1643 : Gilbert Barbier, Nicolas et François Godet, Guillaume Bossier, César Léger, Jacques Haudebert, Mathurin Serrurier, Bernard Berté, Jean Caillot, J.-B. Davène, Jean Caron, Pierre Laforest, Léonard Lucot dit Barbot, Jacques Boni, Jean Philippe, Pierre Didier, Pierre Quesnel, Bellanger.

Nous citons ici ces noms qu'on ne retrouve guère que dans le registre de la paroisse, afin de faire connaître ces généreux Français qui se sont dévoués les premiers à l'œuvre de Ville-Marie, pour laquelle presque tous répandirent leur sang sous le fer des Iroquois.

Les attaques de ces féroces Iroquois commencèrent en effet dès l'année 1643. Voici à quelle occasion : Quelques Hurons ayant tué un Iroquois coururent chercher un refuge au fort de Ville-Marie, et le signalèrent ainsi aux Iroquois qui les poursuivaient : ceux-ci, ne se voyant pas en nombre suffisant pour attaquer le fort dont ils avaient jusque-là ignoré l'existence, l'examinèrent avec soin et allèrent en porter la nouvelle à leur nation, la nation d'Agnies, composée de plus de 700 guerriers à qui les Hollandais fournissaient de la poudre et des arquebuses.

Le 9 Juin 1643, quarante Iroquois, venant du côté de Lachine, s'approchèrent furtivement de l'établissement des colons, ayant aperçu six Français travaillant à une char-

penne à deux cents pieds du Fort, ils tombèrent sur eux à l'improviste, en emmenèrent trois prisonniers et laissèrent morts les trois autres, après leur avoir écorché la tête et enlevé la chevelure ; les noms de ces trois victimes, conservés encore dans le registre des sépultures de Ville-Marie, étaient Guillaume Brissier de Limoges, Bernard Berté des environs de Lyon, et Pierre Laforest dit l'Auvergnat. L'un des trois prisonniers, emmené à l'endroit où est aujourd'hui Chambly, parvint à s'évader ; les deux autres captifs furent brûlés à petit feu.

Le reste de l'année 1643 ne cessa d'être infesté par les Iroquois, toujours guettant une occasion favorable pour attaquer les colons. Ceux-ci ayant conscience des dangers qu'ils couraient tenaient toujours leur âme prête à paraître devant Dieu, par la confession et la communion.

M. de Maisonneuve, en qui la prudence égalait la bravoure, se tenait seulement sur la défensive, évitant d'aller attaquer les Iroquois dans la crainte de tomber dans quelque embuscade. Cette réserve contrariait l'ardeur de certains colons, qui auraient préféré faire un coup d'éclat et déloger les sauvages cachés dans les bois.

Un jour donc, les chiens ayant dénoncé la présence des Iroquois, c'était le 30 mars 1644, on accourt annoncer à M. de Maisonneuve que les sauvages sont dans le bois voisin, et ses hommes lui demandent de les conduire à l'ennemi. " Oui, répond notre héros, mais il faut que vous soyez aussi braves que vous l'avez promis... ; je vais à votre tête ! "

Prenant donc trente hommes, il s'avance vers la forêt, où deux cents Iroquois, divisés en plusieurs bandes, se tenaient en embuscade. Les colons, malgré leur courage,

furent décimés par le feu ennemi ; et leurs munitions étant épuisées, ils furent contraints de battre en retraite. M. de Maisonneuve se place à l'arrière-garde ; pendant que ses compagnons s'enfuient en désordre vers le fort, lui se retire lentement, tenant un pistolet dans chaque main, et faisant volte-face chaque fois qu'il se sent suivi de trop près. Les sauvages, l'ayant reconnu, désiraient s'emparer de lui et l'emmener en triomphe dans leur pays ; ils voulaient laisser à leur chef l'honneur de le faire prisonnier. Maisonneuve se retournant ajuste le sauvage qui, se baissant soudainement, esquive le coup, bondit comme un tigre, et saisit Maisonneuve à la gorge. Avec un admirable sang-froid, notre héros tire son second pistolet, et brise le crâne du terrible agresseur. Les Iroquois emportent le cadavre de leur chef en poussant des hurlements de douleur, et le Gouverneur rentre au fort. Honteux de leur faiblesse et pleins d'admiration pour tant de valeur et de prudence, les soldats ne cessèrent dès lors de témoigner une confiance sans bornes à M. de Maisonneuve.

Ce beau fait d'armes eu lieu à l'endroit ou est aujourd'hui située la place, appelé à bon droit, depuis plus d'un siècle, la *Place d'Armes*.

Il y a trente ans environ, l'auteur de l'*Histoire de la colonie française au Canada* formait le vœu de voir un jour la Place d'Armes décorée de la statue de M. de Maisonneuve, regardé à tant de titres comme le père et le fondateur de la cité.

Le désir que M. Faillon n'a pu voir se réaliser est maintenant un fait accompli : l'an dernier (1er juillet 1895) tous les citoyens de Montréal étaient fiers de voir se dresser sur un magnifique piedestal, au centre de la Place d'Armes, la statue de celui qui voulut être fait *premier soldat de la Croix*, M. de Maisonneuve.

GUDRIDE, LA REINE

La femme se trouve dans toutes les grandes œuvres de Dieu, au berceau de l'Église avec la Vierge Marie, à la naissance de la France chrétienne avec Clotilde, à l'aurore des premières missions d'Amérique avec Gudride *la Victorieuse ou la Reine*.

Gudride, née en Islande, avait épousé Thorer le Requin ; elle partagea avec lui les courses, les combats, les victoires de sa vie aventureuse. Thorer périt un jour dans les flots, et Gudride fut recueillie, sur une nef désemparée, au milieu de l'Océan.

Leif, son sauveur, la conduisit au Groënland, où Thorstein, le fils aîné d'Erick, épris de la sagesse et de la beauté de la princesse, la demanda en mariage.

La *Saga* vante la dignité Gudride, son habileté, sa prudence, sa facilité dans l'art de converser avec les étrangers jadis à la cour de Bratchilde ; en Islande, elle était devenue l'âme, le joyau, la perle fine de la royale société. Plus tard, son passé guerrier ceignit son front d'une auréole de courage et de vertu. On l'appelait *Gudride la Reine ou la Victorieuse* : vraiment elle le méritait, car elle était chaste, elle était belle autant que brave, digne d'être chantée par le Scald avec les *Vierges au bouchier*.

Au printemps de l'an 1005, un vaisseau frété par Thorstein, à la prière de Gudride, partit pour le Vinland ; mais battus par les tempêtes, égarés dans les brumes, ils vinrent s'échouer misérablement sur la côte occidentale du Groënland ; pour comble d'infortune, la peste se mit parmi les gens de l'équipage ; beaucoup périrent misérablement, et avec eux Thorstein.

Mais avant d'expirer, s'adressant à Gudride désolée, Thorstein lui dit : " Prends patience ! car tu rencontreras sur ta route *un chef vaillant*, qui te conduira l'épée haute, à travers les océans et des terres inexplorées. Tu assisteras à de sanglants combats ; souvent la mort te semblera prochaine, mais elle ne t'effleurera pas de son aile ; et ton âme sanctifiée rayonnera vivante sur la terre. "

Gudride put regagner l'Islande, où bientôt arriva *le chef vaillant*, annoncé par Thorstein ; il venait de Norvège ; son armure était celle des jarls de haute lignée : noble, il l'était, car ses ancêtres avaient droit à la couronne des rois ; son nom était Thorfinn *Karlscjn*, c'est-à-dire *destiné à la guerre*.

Un jour dans un grand festin le scald Aulaf chantait les exploits du fils d'Erick de Gudride, ainsi que les merveilles du Vinland : et souvent le regard du guerrier se porta vers la veuve de Thorstein, assise modeste dans la salle du banquet ; mais quand le poète chanta les dernières paroles du fils d'Erick, promettant la gloire à son épouse désolée, Thorfinn se leva soudain et, tendant la main à Gudride, lui dit : " Oui, je veux aller au Vinland fonder une colonie puissante ; mais à la condition que je clouerai, comme emblème, à mon grand mât, le *bouclier bleu* de la veuve de Thorstein ? "

Les regards de la noble assemblée se portèrent tous vers Gudride !

Elle simplement, répondit : " Je t'attendais... partons ! "

Les fêtes de Noël se passèrent ensuite en réjouissances.

Dès le printemps de 1007, la flotte mit à la voile pour le Vinland : trois navires étaient chargés d'armes de toute

sorte, avec des animaux domestiques, des vivres, et les instruments nécessaires pour une colonie durable.

Gudride était l'âme de l'entreprise. On revit l'Helluland, le Markland, le Cap de la Carène, la Baie des courants, enfin *l'Île des oiseaux* : le climat y était doux, la brise tiède ; on y débarqua les troupeaux et un village s'y éleva comme par enchantement.

Mais, après les beaux jours et l'abondance de l'été, vinrent les jours sombres et froids de l'hiver ; la disette se fit même sentir ; les privations, les maladies et la désertion des lâches multiplièrent les vides dans les rangs de la petite colonie.

Or, il arriva qu'un beau jour où tout le peuple était dispersé, les uns à la pêche, les autres à la chasse ou dans la prairie, le lac se couvrit de noirs canots montés par les Skrellings, semblables aux Esquimaux. Les femmes restées au logis donnèrent l'alarme ; les Scandinaves accoururent en armes au rivage, assez à temps pour empêcher le débarquement : on s'observa de part et d'autre ; les uns voulaient attaquer, les autres n'osaient.. !

Thorfinn et Gudride venaient d'arriver. " Que penses-tu ? " dit Thorfinn à son épouse.

" Je pense, répondit Gudride, que ces gens font des signes d'amitié et qu'il convient d'arborer le bouclier blanc. Demain, ils seront trop nombreux pour risquer de nous en faire des ennemis ; crois-moi, Thorfinn, le mieux est de vivre en paix. "

Thorfinn se mordit les lèvres, lui qui voulait combattre ; mais il déféra à la prudence de Gudride : " Qu'il soit fait comme tu désires, et que le Christ nous protège ! "

Les Esquimaux n'osèrent pas attaquer et se retirèrent. Ils revinrent cependant, en si grand nombre, que la baie semblait couverte de charbons. Reçus amicalement, ils offrirent leurs fourrures de *gris-gris* pour des bandellettes d'écarlate ; et quand les écarlates furent épuisées, Gudride leur fit servir un potage au lait, qui les plongea dans le ravissement ; pour en avoir encore ils cédèrent tout leur *gris-gris*.

On fraternisa ainsi assez longtemps, jusqu'au jour où un bœuf, échappé des barrières, vint avec des beuglements terribles effrayer les Skrellings, qui s'enfuirent se croyant trahis.

Désormais, ce fut la guerre : les sauvages attaquèrent le village, et la bataille fut rude ; mais les Scandinaves restèrent vainqueurs.

Thorfinn passa trois années à explorer les côtes au sud, jusqu'à la Floride. Il jugea enfin qu'il était temps de revoir la Norvège ; et il y arriva vers l'automne de l'an 1011. Après avoir vendu ses cargaisons, il retourna en Islande où il jouit d'un repos mérité, jusqu'à sa mort.

Gudride prit alors l'administration de ses biens ; et quand elle eut établi ses deux fils, elle fit le pèlerinage de Rome où elle reçut la bénédiction du Saint Père. Revenue en Islande, elle construisit le couvent de Froda près de Bratchilde et prit le voile ; là, passant de longs jours auprès du tabernacle, elle demanda à l'Hôte divin l'oubli de ses maux, la consolation de ses douleurs, la paix éternelle, vivant en parfaite religieuse et comme une sainte sur la terre.

NOTRE DAME DU PURGATOIRE



O JANUA CÆLI! O PORTE DU CIEL, PRIEE POUR NOUS!
Il s'ouvre enfin ce Ciel si désiré!
Car voici la Mère de la S^{te} Espérance et de l'éternel Pardon!



A LA MESSE ! A LA MESSE !

Ames chrétiennes, allez assister au saint Sacrifice de la messe, chaque matin, si vous le pouvez : c'est l'honneur de Dieu qui le demande ; c'est la réparation de vos fautes qui vous presse de le faire ; c'est votre faiblesse spirituelle qui le réclame.

Disons également que rien n'est plus efficace pour soulager les Ames du Purgatoire ; cette seule considération devrait nous faire craindre d'y jamais manquer par notre faute et notre négligence.

“ Vous qui lisez ces lignes, dit un pieux auteur, vous avez peut-être perdu un père, une mère ou une sœur qui gémissent au fond de ces abîmes d'expiation. Jadis, vous leur avez promis de ne jamais les oublier. Êtes-vous fidèle à votre engagement ? aujourd'hui ils vous appellent d'une voix suppliante et vous conjurent d'adoucir un peu leurs tourments ! Oh ! si vous saviez comme la messe les soulage, votre amour vous forcerait bien d'y assister tous les jours ; car vous sentiriez que c'est la plus réelle consolation qu'il soit possible de leur procurer ! ”

“ Chaque fois que le son de la cloche m'avertit qu'une messe va commencer, disait une fervente chrétienne, il me semble entendre ces cris plaintifs et déchirants des défunts : “ *Miserere mei !* Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis, parce que la main de Dieu m'a frappée ! ” Et alors, quelques pressantes que soient mes occupations, je cède au violent désir que j'éprouve d'aller à la messe. Je me représente ces pauvres âmes au sein des flammes, et à cette vue jamais

je n'aurai jamais le cœur de leur dire : Attendez je n'ai pas le temps aujourd'hui " !

Le B. Henri Suso avait promis à un religieux de son ordre qu'il aimait tendrement de dire, s'il lui survivait, tous les lundis pendant un an, une Messe pour le repos de son âme. Celui-ci lui apparut après sa mort, et se plaignit de ce qu'il l'avait oublié. Henri s'en excusant lui dit que, s'il n'avait pas célébré la Messe, il avait fait d'autres prières pour lui. Mais le défunt repartit avec de grands soupirs : *C'est le sang, c'est le sang de Jésus-Christ*, que je demande pour apaiser le feu qui me dévore !!

Non seulement en effet la Messe soulage les âmes souffrantes ; mais, dit le concile de Trente, c'est le plus efficace moyen que nous ayons pour les introduire dans *le séjour du rafraîchissement, de la lumière et de la paix.*

ASSOCIATION DU CHEMIN DE CROIX PERPÉTUEL.

Nature de l'Association.—La pieuse Association du Chemin de Croix perpétuel est une réunion de fidèles, qui s'engagent à faire le Chemin de la Croix toutes les semaines ou tous les mois, et se proposent de rendre, pour ainsi dire, perpétuel cet exercice si salutaire.

Origine.—Fondée à Bordeaux dans l'église des Franciscains, et répandue de là dans la France entière, cette Association fut enrichie d'indulgences le 21 janvier 1879.

Fins.—La fin générale de l'Association est, en rendant plus fréquente la pratique du Chemin de la Croix, de nous rappeler plus souvent la Passion très douloureuse de N.-S. Jésus-Christ et de nous en appliquer à nous-mêmes et aux autres les mérites, dans une plus large mesure.

Les fins *particulières* sont : 1. de réparer les outrages que l'on fait tous les jours à Dieu et à N.-S. Jésus-Christ ; 2. de demander la conversion des pécheurs ; 3. de soulager les âmes du Purgatoire et surtout les âmes de ceux qui ont fait partie de l'Association ; 4. de prier pour le triomphe de notre Mère, la sainte Eglise.

Siège principal.—Un rescrit de la Sacrée Congrégation des Indulgences, en date du 15 mars 1884, a fixé le Siège principal de cette pieuse Association à l'église d'Ara-Cœli, au couvent des Franciscains de l'Observance, à Rome.

Sièges secondaires.—Sont déclarés de droit sièges ou centres secondaires, les églises ou oratoires publics attenants aux couvents, résidences ou maisons, soumis à quelque titre que ce soit, à la juridiction du Ministre général de tout l'Ordre des Frères mineurs.

Faculté d'admettre.—Ont le pouvoir d'admettre tous les Supérieurs de l'Ordre, et, en leur absence, leurs remplaçants, soit par eux-mêmes, soit par un de leurs religieux qu'ils auront délégué.

Centres et Directeurs.—Le Ministre général peut, avec la permission des Evêques, établir des centres d'association dans les églises et oratoires publics, dans les localités où ne se trouve ni couvent, ni résidence ou maison de l'Ordre. Sont Directeurs de ces associations soit le curé, soit le chapelain de l'église où ce siège a été dûment établi.

Zélateurs et Zélatrices.—Afin de faciliter les admissions et de propager cette association, le Général ainsi que les Provinciaux et les Custodes, dans les limites de leur juri-

diction, pourront subdéléguer à des zélateurs et des zélatrices, même séculiers, la faculté d'admettre dans l'association. On donne la délégation par écrit, en recommandant aux zélateurs et aux zélatrices de n'admettre, autant que possible, que ceux qui sont disposés à remplir les obligations et qui désirent gagner les indulgences.

Conditions d'admission.—Pour faire partie de l'Association, il faut et il suffit de se faire inscrire sur les registres, qui se trouvent au siège principal et aux centres de l'Association, ou de donner son nom au zéléateur ou zélatrice légitimement établis.

Les zélateurs et zélatrices devront envoyer au moins une fois par an les noms des Associés inscrits dans l'année, soit au siège principal, soit à l'un des centres secondaires.

Du Chemin de la Croix à faire avec solennité deux fois par an.—On exhorte les Directeurs à faire, dans leurs églises, avec plus de solennité, le Chemin de la croix au moins deux fois par an, le dimanche de la Passion et le premier dimanche de novembre. Ils en profiteront pour faire connaître et recommander le but et les fins de l'Association.

Obligations des Associés.—Les Associés se divisent en deux classes : les uns s'engagent à faire le Chemin de la croix chaque semaine, et les autres chaque mois, à un jour, choisi par eux-mêmes, ou assigné par celui qui les aura admis.

On conseille aux Associés d'une même localité de former des groupes de sept ou de trente personnes ; ainsi chacune ayant son jour, elles feraient le Chemin de la croix tous les jours de la semaine ou du mois.

Du Crucifix indulgencié pour le Chemin de la croix.—Celui qui est empêché, par une cause légitime de faire le Chemin de la croix, satisfait à l'obligation dont parle le numéro précédent, avec le Crucifix indulgencié pour le Chemin de la croix, en récitant les prières prescrites.

Indulgences.—Par son Bref du 21 janvier 1879, le Souverain Pontife a accordé aux Associés du Chemin de la Croix perpétuel les Indulgences plénières suivantes : 1. le jour de l'admission ; 2. à l'article de la mort ; 3. à la fête principale de l'Association, c'est-à-dire le troisième dimanche de septembre, fête de N.-D. des Sept Douleurs ; 4. le 4 octobre, fête de saint François d'Assise ; 5. le 26 novembre, fête de saint Léonard de Port-Maurice. En outre, les Associés peuvent gagner les nombreuses indulgences que les souverains Pontifes ont attachées à l'exercice du Chemin de la croix.

D'après la teneur du Bref, les conditions pour gagner les indulgences spéciales de l'Association sont la confession, la communion et la visite d'une église où se trouve le Saint Sacrement.

Progrès de l'Association au Canada.—L'Association s'est répandue au Canada avec une rapidité étonnante : depuis 1890, plus de huit mille associés ont fait inscrire leur nom au couvent des Pères franciscains de Montréal.

Toute communication ou demande de renseignements peut être adressée au Père Gardien du couvent des Franciscains.

No 1222, rue Dorchester,

Montréal, P. Q.

ASPIRATIONS AFFECTUEUSES A JÉSUS-CHRIST,
sur les mystères de sa vie publique et eucharistique.

Jésus, *plein d'amour*, qui avez dit : Venez à moi, vous tous que le travail et la fatigue accablent, et je vous soulagerai, *ayez pitié de moi*, afin que je sois déchargé du poids des péchés qui m'écrasent, et que la divine nourriture que vous donnez relève mon âme défaillante.

Jésus, *plein de miséricorde*, qui, ayant pitié d'une grande multitude, depuis longtemps attachée à vos pas, quoiqu'elle n'eût rien à manger, l'avez rassasiée par un effet admirable de votre puissance, *ayez pitié de moi*, afin que je ne manque pas de courage en chemin par la privation de cette nourriture céleste.

Jésus, *très libéral*, qui nous rassasiez de la fleur du pur froment et nous donnez un pain exquis où les rois trouvent leurs délices, *ayez pitié de moi*, afin que mon âme soit nourrie abondamment, et que mon cœur ne connaisse pas l'aridité et la sécheresse de ceux qui négligent de manger le pain divin.

Jésus, *très bienveillant*, qui nous exhortez à vous recevoir en nous disant que votre chair est vraiment une nourriture, et votre sang vraiment un breuvage, et qui ajoutez que, si nous ne mangeons la chair du Fils de l'homme et si nous ne buvons son sang, nous n'aurons point la vie en nous, *ayez pitié de moi*, et faites-moi la grâce de recevoir dignement cette nourriture et ce breuvage, afin que je ne sois plus pressé de la faim et de la soif, et que j'évite la mort éternelle.

Jésus, *plein de charmes*, que Zachée reçut chez lui avec

joie, et que le centenier n'osa par respect recevoir dans sa maison, *ayez pitié de moi*, afin que je ressente toujours en moi les dispositions de ces deux âmes pleines à la fois d'un saint amour et d'une humble crainte, lorsque je vous reçois dans mon cœur.

Jésus, *si doux et si humble de cœur*, qui n'avez pas dédaigné de laisser les publicains et les pécheurs approcher de vous, et qui avez même mangé avec eux, en disant que ce ne sont pas ceux qui se portent bien, mais les malades qui ont besoin de médecin, *ayez pitié de moi*, et ne dédaignez pas d'entrer en moi pour guérir mon âme.

Jésus, *la pureté même*, qui voulant instituer ce Sacrement avez commencé par laver les pieds de vos disciples, les genoux en terre, pour nous marquer combien nous devons être purs quand nous approchons de ce saint mystère, *ayez pitié de moi*, lavez-moi non-seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête, afin que mes affections, mes pensées et mes œuvres soient toutes pures, quand je m'avancerai pour prendre place à votre table sainte.

Jésus, *très généreux*, qui vous êtes donné à nous en naissant pour être notre frère, en demeurant avec nous pour être notre nourriture, en mourant pour être notre rançon, et qui dans le ciel vous donnerez encore à nous pour être notre récompense, *ayez pitié de moi*, afin que je reconnaisse tant de bienfaits, que mon âme vous bénisse en tout temps, et que tout ce qui est en moi honore et glorifie votre saint nom.

Jésus, *qui êtes la vérité*, et qui avez dit en vous donnant vous-même pour être notre nourriture et notre breuvage : *Ceci est mon Corps qui sera livré pour vous ; ceci est*

mon Sang qui sera répandu pour vous ; faites que je ne chancelle pas dans ma foi et que je ne doute jamais un seul instant de vos paroles, parce vous êtes la vérité même, que l'erreur et le mensonge n'ont jamais pu se trouver dans votre bouche, et que vous êtes un Dieu souverainement puissant, à qui rien n'est impossible.

Jésus, *très bon*, qui au moment de quitter ce monde, pour retourner à votre Père, nous avez laissé un monument éternel de votre amour immense en conservant dans ce Sacrement la mémoire de vos merveilles et nous ordonnant de le recevoir en commémoration de vous, *ayez pitié de moi*, afin que ma mémoire ne perde jamais ce souvenir ; que je révère sans cesse votre puissance ineffable, votre sagesse, votre bonté, qui éclatent dans ce divin Sacrement.

Jésus, *plein de gratitude*, qui après la célébration de ce mystère, en présence de vos disciples, avez rendu grâces au Père éternel et récité l'hymne de reconnaissance, qui ensuite êtes sorti pour aller prier au jardin, *ayez pitié de moi*, afin que je ne me retire jamais de la table céleste sans reconnaître tout ce que je vous dois, et qu'en considérant sérieusement le bienfait inouï dont vous me comblez, mon âme s'enflamme de plus en plus de votre amour.

Jésus, *très indulgent*, qui sous l'apparence d'un pèlerin, vous êtes joint aux disciples d'Emmaüs et vous êtes fait reconnaître à la fraction du pain, *ayez pitié de moi*, afin que vous reconnaissant réellement présent sous ces espèces, quoique mes yeux ne puissent vous voir, je mérite de vous contempler un jour à découvert ; et qu'en attendant ce bonheur, j'aie toujours le cœur brûlé de votre amour et de l'ardent désir de vous posséder dans le ciel !

J. M. HORSTIUS.